

La Neg.
Mai 51

Spectacle de Paris

LE THÉÂTRE

C'est une soirée inespérée que nous offre, avec l'*Œdipe* d'André Gide, le théâtre Marigny. A la lecture, cette pièce décontenance. Certes, elle est bien de Gide, et sa qualité propre ne manquait point de surgir. Mais peut-être espérait-on encore plus d'acuité, encore plus d'insolence. Toujours est-il que mon admiration pour Gide n'avait point jusqu'alors sollicité de nouvelles représentations de son *Œdipe*.

Mais voilà que Jean Vilar avec son intelligence et sa pertinence a su restituer à *Œdipe* ce que nous n'avions pas su y voir. Je dis bien restitué, car le théâtre n'est point fait pour la lecture, plus précisément, n'est pas fait pour suggérer au lecteur dépourvu d'imagination ce que le romancier doit décrire : le ton des personnages, le cadre, le *background*, le dramaturge peut le laisser à la discrétion de celui qui ne s'appelle point par hasard l'interprète.

D'*Œdipe*, Gide fait une sorte de nouveau Prométhée. Pour Gide, *Œdipe* s'était choisi libre en se proclamant athée, et sa défaite finale relève davantage du malentendu¹ que de la vengeance divine.

Œdipe, avant sa connaissance des faits, est heureux. Tout témoin de son allégresse, y compris quelques facéties de l'auteur, qui n'hésite point à faire évoquer par le chœur *la peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom*, à faire dire par l'oracle qu'il y a *quelque chose de pourri dans le royaume*; le vocabulaire extraordinairement familier d'*Œdipe* (*si je connaissais le cochon qui...* dit-il parlant de l'assassin de son père) contribue à l'enjouement du début. Le crescendo de l'action est marqué par une sorte d'*aggravation* de la pièce : c'est juste avant que l'évidence ne s'impose à lui qu'il fixe, à l'intention de ses jeunes fils, la leçon de son expérience — une leçon que l'accident de son destin ne doit ni ne peut entamer : *Chacun de nous, adolescent, rencontre au début de sa course, un monstre qui dresse devant : telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et bien qu'à chacun de nous, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille; (...) et que cette réponse unique c'est : l'Homme; et que cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Soi. Et lorsqu'*Œdipe**

1. Je pense aussi à la pièce de Camus.

s'aveugle, il manifeste encore son choix d'homme libre face à l'inexorable. Et Antigone renonçant à ses vœux pour accompagner l'infirmes choisit l'homme contre les dieux.

Vilar (Œdipe) est parfaitement assisté par Bertin (Créon), Marie-Hélène Dasté (Jocaste) et Anne Carrère (Antigone). Bernard Dhéran et Jean-François Calvé (Étéocle et Polynice) contribuent au ton de liberté de l'œuvre.

Ce spectacle, quand je l'ai vu, était introduit par une brève (et trop longue) pièce qu'il m'est difficile d'évoquer. Maurice Clavel a du talent et de l'intelligence. S'il sait être exigeant envers lui-même, on veut espérer qu'il finira par écrire une pièce. Celle même peut-être dont *Maguelone* est le brouillon confus. Il s'agit d'un conflit verbal (oh, combien verbal !) entre un « politicien » de gauche qui s'embarque en juin 1940 à Maguelone vers l'Angleterre, et un de ses anciens adversaires à qui, depuis peu le mépris des hommes et des idées tient lieu de raison d'être. On trouve dans ce dialogue des échos de voix amies : on salue le père Péguy, le mauvais Bernanos, le sous-Malraux. Le lyrisme échevelé côtoie le dialogue prétentieux. Sans doute faut-il être autre que Clavel pour tenter de faire dialoguer sur le monde et sur l'homme des hommes — sans doute Léon Blum et Jean de Baroncelli — qui tentèrent de vivre totalement le désarroi de notre époque.

Roger STEPHANE.